

## À LA RECHERCHE DU TEMPS PASSÉ...

Relire la campagne de Russie : *Les aigles en hiver-Russie 1812* par Jean-Claude DAMAMME (Plon-2008)

Pouvait-on faire mieux que la centaine de références bibliographiques citées par l'auteur ? Au demeurant tout a été dit sur la campagne de Russie. Jean-Claude Damamme n'en a pas moins relevé le défi, avec cette histoire, bien documentée, inspirée d'un bonapartisme ardent. Dans cette réécriture, il y a tout pour passionner le lecteur, la réalité qui est celle d'une terrible défaite et la légende qui transforme le désastre en épopée. Côté légende, on relit, soulevé par l'émotion, l'épisode des pontonniers de la Bérézina, le courage de leur chef, le général Eblé, qui mourra peu après à Königsberg, le professionnalisme, voire l'héroïsme de Ney qui protège les arrières de cette armée en déroute et contribue à sauver les survivants. Légende encore que le retour anonyme de Napoléon, après la conjuration de Malet. L'Empereur qui a quitté Moscou le 19 octobre confie le commandement de la Grande armée, autre erreur, ou de ce qu'il en reste, le 5 décembre, à Murat, pour regagner à marche forcée Paris, distant de 1 600 kms. En traîneau d'abord, il traverse seul, accompagné de Caulaincourt, la Lituanie, la Prusse, la Pologne où une escorte de lanciers protège cet étrange convoi. Que se serait-il passé si les Prussiens qui, déjà, préparaient la prochaine campagne s'étaient emparés de l'Empereur ? Il n'en sera rien et, après deux semaines de galop, Napoléon arrive aux Tuileries.

La réalité est moins brillante que la légende. C'est l'armée des Nations, partie avec 400 000 hommes, 11 corps d'armée et la Garde ; le tout se délite dès le franchissement du Niémen et se transforme, au retour, en armée de gueux, en cohorte désordonnée où les grades ne comptent plus, où les moribonds sont dépouillés avant même de mourir, une armée devenue cour des miracles, privée de chevaux, d'artillerie, de munitions, une armée de fantômes dont les rares survivants, soit moins de 50 000 hommes, attendent comme le salut d'arriver à Vilnius où la Grande armée a laissé des magasins d'habillement, de vivres, de munitions, des chevaux pour la *remonte*. Ce sont les ossements de ces malheureux, récemment mis à jour dans une fosse commune, par un chantier de Vilnius, qui seront analysés par un institut médico-légal français pour confirmer la jeunesse des victimes, épuisées par la retraite, rongées par la vermine et la gangrène. Mais cette légende qui, déjà, occulte le désastre et la réalité de ce que Damamme appelle le *chemin de croix*, *l'enfer blanc*, est bien connue, même si l'auteur, par sa remarquable connaissance du sujet, permet de suivre la campagne au jour le jour.

A cet égard, la lecture des *Aigles en hiver* est indispensable pour répondre à quelques questions souvent restées sans réponse. Non pas sur le pourquoi de cette campagne. On le savait, Napoléon l'a voulue pour ramener le tsar Alexandre à ses engagements de Tilsitt (1807) : application du Blocus continental et respect du duché de Varsovie donné à cet allié fidèle qu'était le roi de Saxe. Napoléon devine la main de l'Angleterre dans les préparatifs de guerre du tsar. Il faut donc prévenir une nouvelle coalition et faire revenir Alexandre à la table des négociations.

Finalement, la vraie question posée par cette campagne n'est pas là, mais

bien plutôt dans l'incompréhensible séjour de près de cinq semaines (du 15.09 au 19.10) de Napoléon à Moscou. Pourquoi l'Empereur s'attarde-t-il dans une capitale réduite en cendres, au risque de subir l'hiver russe pour son retour et de contempler ce que Ségur appellera sa *stérile conquête* ? Napoléon a-t-il vieilli quand il applique à la Russie un schéma vérifié dans le cas de l'Autriche et de la Prusse, celui d'une dialectique ternaire, doctrinée par Clausewitz : la guerre, la destruction de l'armée ennemie, la négociation d'un traité de paix. Napoléon semble avoir oublié que la Russie n'est pas l'Autriche ou la Prusse, mais un continent, qu'Alexandre peut perdre Moscou, mais conserver son immense territoire, survivre à Saint-Pétersbourg que Napoléon avait pensé occuper, sans pour autant amener le tsar à la table des négociations. Il va attendre pendant plus d'un mois des propositions de paix qui ne viendront pas et devra quitter Moscou bredouille.

L'autre question, non traitée par Damamme, et pour cause puisqu'elle ne relevait pas de son sujet, c'est la comparaison des campagnes de Russie conduites par Napoléon et Hitler. La Russie n'a été envahie que deux fois au cours de la période contemporaine, c'est-à-dire postérieure à la Révolution. Ces deux campagnes étaient si intimement liées dans la mémoire collective que Staline et Hitler n'ont cessé de faire référence à la campagne de Napoléon : Hitler est angoissé par le spectre d'une retraite de son armée et Staline renoncera au fondement idéologique du régime bolchevique (l'internationalisme prolétarien) pour exalter le patriotisme russe, vainqueur de Napoléon, et le héros national que fut Koutouzov. Il s'est bien passé 130 ans entre les deux campagnes, mais Hitler et Staline, engagés dans une épreuve de vie ou de mort, ne peuvent que faire référence à l'autre guerre, celle de Napoléon qui, lui, occupera Moscou, alors que la Wehrmacht ne dépassera pas Borodino, le 16 octobre 1941, ce même Borodino, lieu de l'une des deux grandes batailles, meurtrière s'il en est, livrée par Napoléon contre l'armée russe, le 7 septembre 1812.

Il est vrai qu'au demeurant, tout sépare ces deux campagnes. Napoléon franchit le Niémen avec 400 000 hommes; Hitler franchit le Bug avec 3 millions, répartis en 3 groupes d'armées. Là où Napoléon aligne 11 corps d'armée, Hitler lance 180 divisions, en partie blindées et mécanisées, soutenues par une aviation d'appui et de transport. Napoléon occupe Moscou, ramène les restes de la Grande armée à Vilnius, sans capitulation, alors qu'Hitler restera dans la périphérie de Moscou comme de Leningrad et surtout subira la capitulation de l'une de ses armées à Stalingrad.

Mais, par-delà les différences, que de similitudes entre ces deux campagnes, comme si elles étaient l'envers d'une même réalité qui les vaincra : la Russie. D'abord, les dates. Napoléon entre en Russie, le 23 juin 1812, Hitler, le 22 juin 1941. Hormis le nombre, ces deux armées ne sont pas si différentes dans leur équipement : les divisions d'infanterie allemandes se déplacent à pied; chaque fantassin porte 25 kg d'équipement individuel; 600 000 chevaux accompagnent cette armée. La météo réserve les mêmes surprises aux deux armées: en 1812, après la chaleur étouffante de l'été, l'air devient *vif* dès le début de septembre; il neige à Moscou, le 13 octobre, et le thermomètre tombera jusqu'à moins 30°. La campagne allemande de 1941 connaît la même météo : chaleur étouffante, puis neige dès le 16 octobre. Mais il est un domaine où l'identité est totale entre les deux campagnes : la logistique. Les deux armées progressent sans difficultés au cours des étés 1812 et

1941, tellement vite que les divisions de la Wehrmacht, engagées au sud de la Russie, traversent le Caucase jusqu'à Bakou, sur la Caspienne, mais doivent se replier, faute de soutien logistique. Car, et c'est là la grande faiblesse de ces deux armées : les états-majors n'ont pas prévu et organisé, sur de longues distances, le ravitaillement en munitions, vivres, chevaux carburant pour l'armée allemande. Ces armées foncent, mais très vite mesurent leur incapacité à occuper le terrain. Les commissaires de guerre de Napoléon ont bien organisé des magasins d'habillement, des dépôts de munitions, des réserves de vivres à Dantzig et Vilnius, mais de Vilnius à Moscou, c'est le retour au vieux principe de l'armée condamnée à vivre sur la population, sauf la disparition de cette population et la terre brûlée, en 1812, comme en 1941, où les partisans qui ont remplacé les Cosaques.

Le prix à payer de ces campagnes, en termes de pertes humaines, sera très voisin. Napoléon ramène 10% de ses effectifs. Un an après l'invasion, Hitler a perdu la moitié de ses troupes et le meilleur exemple en est donné par Stalingrad : sur les 250 000 hommes de la VI<sup>e</sup> armée de Paulus, le siège et la bataille feront 100 000 morts. 120 000 prisonniers seront répartis dans les camps soviétiques, dont 6 000 libérés en 1945 et 1955. Les survivants représenteront donc moins de 3% des effectifs engagés à Stalingrad contre 10% pour la Grande armée. La leçon, en termes militaires est sans appel : la Russie peut, sans doute, être envahie, mais les armées d'invasion ne peuvent s'y maintenir.

## **Le Congrès s'amuse**

S'il n'est pas nécessaire d'être savant pour être député, il l'est de parler vrai quand on est député. C'est bien le moins pour honorer le suffrage. Alors, si l'on veut faire preuve de raffinement historique, autant s'en tenir à l'impartialité et à l'objectivité, sujet du bac de philo, cette année. Le récent Congrès de Versailles n'a pas brillé par l'érudition de ses membres, députés et sénateurs, à tout le moins de certains. C'est vrai qu'à gauche, si on n'a rien contre le Congrès qui élit Deschanel, on n'aime pas le Congrès qui entend le président de la République. On n'aime pas de longue date, depuis les prémisses de la III<sup>ème</sup> République, quand les députés (il n'y a pas encore de sénateurs) refusent à Monsieur Thiers de s'exprimer devant les Chambres, quand il y en aura deux, et quand Thiers sera devenu chef de l'Etat. Les députés, alors majoritairement monarchistes, craignent le talent oratoire de Thiers et la présidentialisation du régime. On sait la suite, la démission de Thiers, l'élection d'un président réputé soliveau avec Mac-Mahon et finalement la crise jusqu'à la démission du vieux maréchal.

Il y a, dans ce pays, une méfiance atavique des députés, de droite, en 1871-73, de gauche, aujourd'hui, et depuis un demi-siècle de V<sup>ème</sup> République, à l'égard du président qui s'adresse au parlement réuni en Congrès. Il n'empêche : la révision a été votée, à une voix, non pas celle de Wallon, en 1875, mais de l'inénarrable, Jack Lang. Pour avaler la pilule, on n'a trouvé que l'histoire comme purgatif, ce député socialiste, par exemple, qui, sur l'esplanade du château, lance à un micro une phrase destinée à le faire entrer au Panthéon des bons mots : « Il n'y a pas eu d'intervention du président devant le Congrès depuis 1848 et on sait la suite... », sous-entendu, le Coup d'Etat. Comme une bévue fait souvent fortune, la presse se précipite, évidemment sans vérifier, et *Libération* qui ne gagne ni lecteurs ni rigueur titre, le lendemain : *Premier Congrès du genre depuis 1848*. Voilà

beaucoup d'inepties en peu de mots. Louis-Napoléon Bonaparte est élu député dans quatre départements, le 4 juin 1848, dans cinq autres, en septembre. Il est élu président de la République, en décembre et, aussitôt, entre en conflit avec la Chambre (il n'y a pas de deuxième Chambre, donc pas de Congrès) sur deux points : le choix des ministres et la révision de la Constitution. Il ne se présente pas devant la Chambre parce que la Constitution l'exclut. Il lui adresse un message lu, le 31 octobre 1849, par le président du Conseil. Le message déplâit. On sait la suite, mais on ne saura jamais assez que la politique peut transformer les meilleurs historiens en idéologues chevelus.